

Le premier jour de vacances...

Suzanne Lafrance

Québec 400 ans : histoire et lieux de mémoire
Numéro 93, juin 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6895ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafrance, S. (2008). Le premier jour de vacances.... *Cap-aux-Diamants*, (93), 58-58.

LE PREMIER JOUR DE VACANCES...

Quelque part dans la soirée du 23 juin, nous partions de la gare Centrale. Pendant des heures, le train s'enfonçait dans le silence et la noirceur, pour enfin s'immobiliser, tard dans la nuit, au quai de la gare de Rivière-du-Loup.

Nous allions séjourner chez Lucienne, la sœur cadette de ma grand-mère. À peine étions nous arrivées qu'elle nous servait du pain grillé, sa soupe aux herbes, et du jambon fumé. Devant les restes de ce réveillon, toujours assises dans l'étroite cuisine, Ginette, Lucienne et ma grand-mère se chuchotaient les dernières nouvelles en soufflant légèrement sur leur thé fumant. Et je m'engourdisais aux ronflements ouatés de leur conversation.

Le premier matin de ma première journée de vacances à Rivière-du-Loup, le premier endroit où j'allais était juste en face de la maison.

Il y avait là le paysage sobre et discret d'un cimetière paroissial. C'était un cimetière carré, divisé de sentiers, tapissé de gazon, presque sans arbres et clôturé de fer forgé. C'était un cimetière de pierres tombales alignées au cordeau, de pierres de granit gris taillées rectangulaires, de pierres tombales polies, gravées ou simplement ornées de plaques de laiton. C'était un cimetière avec, pour seules extravagances, deux ou trois monuments où des anges aux ailes déployées veillaient, solennellement, sur la paix des lieux.

Pour m'y rendre, je n'avais que la rue Saint-André à traverser. La rue de la grande côte : rue sans trottoir, bordée de maisons séparées les unes des autres par des remises ou des garages de bois, par des murets de roches ou de ciment, par des ondulations de terrains gazonnés ou par des potagers. Et toutes ces maisons étaient continûment cernées d'un persistant brouhaha de sons : cacophonie de taons, de bourdons, d'abeilles et de cigales, mêlée aux ronflements de la ville qui s'élevaient jusque dans ces jardins. Cependant, dès l'entrée du cimetière... régnait un calme surprenant.

Comme si, ni les bourdonnements de la rue, ni les rumeurs de la ville, ni les essoufflements du vent, comme si,



Devant la rue Saint-André, un ange veille sur le silence des lieux. (Photographie Jean Lafrance).

ni le chant des oiseaux, inconscients de l'usage des lieux, ni le frottement de mes pas sur le gravier des allées... ne s'entendaient. Comme si le silence, immense et impassible, prenait toute la place, s'infiltrait dans toutes les cavités des épitaphes, s'enfonçait dans tous les creux du sol, ployait, pliait les branches des sapins qui bordaient la clôture, absorbait l'air, pesait sur le parfum des fleurs, imposait sa stature pour occuper les lieux, sourd et muet. Cela m'attirait!

Au milieu de la matinée, je partais seule de la maison pour remonter à pied la pente raide de la rue Lafontaine – rue principale et commerciale – à la redécouverte de deux ou trois endroits qui m'étaient familiers : de petits magasins, sans grandes spécialités, qui vendaient du tabac, du fil à coudre et du fil à broder, des aiguilles, des pipes, des cartes de souhaits, des cartes postales et des cartes à jouer, des friandises, des journaux, et des livres.

J'y pénétrais, en poussant une lourde porte de bois ou parfois, simplement la porte moustiquaire, selon qu'il ventait du nord ou qu'il faisait chaud et soleil. J'étais invariablement accueillie par les tintements d'une cloche fixée au chambranle de la porte, par l'ombre fraîche du plafond bas et par un étonnant mariage d'odeurs, toujours les mêmes : des odeurs de tabac, âcres ou sucrées; des odeurs de réglisse, de pâte de guimauve,

de bière d'épinette, de crème glacée à la vanille; des odeurs renfermées et qui montaient de la cave au premier, qui s'échappaient des larges planches de sapin, usées, maintes fois peinturées, creusées et fatiguées des allées et venues; et par un délicat mélange d'odeurs de papier, celle encore fraîche et humide du journal et de son encre d'imprimerie, celle âcre et glacée des magazines français, celle plus poussiéreuse, plus cartonnée des cahiers d'écoliers et enfin, celle qui m'attirait... l'odeur douce des livres. Cela me réconfortait!

C'était un endroit dépassé, au décor inchangé. C'était un endroit que je croyais, naïvement, immuable. C'était cela la paix!

Après souper mais avant la noirceur, l'oncle Henry, ma grand-mère, Ginette et moi allions en voiture jusqu'au quai de la Pointe. Nous empruntions l'unique chemin de boucles et de courbes qui s'adossait à la falaise, pour voir arriver et repartir le traversier Rivière-du-Loup/Saint-Siméon. J'aimais guetter l'approche du bateau ou le passage de quelques bélugas; apercevoir le capitaine debout bien droit derrière la vitre de la timonerie; observer l'équipage s'activer aux manœuvres d'usage; scruter les passagers se préparant à débarquer; voir les goélands tourner en rond autour des ponts, se poser sur les câbles ou sur le bastillage, s'y reposer pour ensuite s'envoler; entendre les battements, les clapotis et les claquements de la marée montante; y sentir le vent, respirer les embruns et le varech iodé du rivage.

La nuit nous ramenait à la maison de la rue Saint-André où assise à la cuisine dans un fauteuil berçant, je combattais le sommeil dans l'espoir d'assister au retour des pêcheurs de caplans. Alors, j'entendais leurs histoires de caplans roulant sur les rivages, tellement nombreux qu'on les pelletait dans de larges chaudières, qu'on les cueillaient à bras-le-corps, à pleines mains, brassées brillantes et frétilantes, blanches et argentées. Ma tante Lucienne enfarinait le poisson frais pour ensuite le frire dans une grande poêle de fonte. J'allais enfin me coucher, rassasiée de poissons frais, d'odeurs de friture, d'histoires de pêche miraculeuse.

Le lendemain matin, très tôt, le silence d'en face s'étirait à nouveau pour s'installer, enveloppant, mystérieux, sur les toits des maisons. C'était cela... la paix! ♣

Suzanne Lafrance